

[POUR LE MONDE ILLUSTRÉ]

ELAINE

DEUXIÈME PARTIE

LE DUEL

(Suite)

Mais, lui parti, ce Pierre Maudern, elle se sentait étonnamment libre, se disant qu'après tout son grand père n'avait aucune raison de vouloir ce mariage, et qu'elle ne dépendait aucunement de sa volonté. Nous verrons tout à l'heure ce qu'il advint naturellement pour elle, à la suite de telles pensées.

Quand à Armand d'Auffour, dont les méditations avaient finalement pris un tour heureux, sa convalescence dura peu à son grand désespoir. Néanmoins, il put se consoler en se disant qu'il ne voyait pas pourquoi il ne se fixerait pas lui-même dans le pays, puisqu'il ne possédait rien en France et qu'il était le dernier survivant de sa famille.

Il trouva donc ce qu'il lui fallait dans une espèce de maison bourgeoise à l'entrée du village voisin. Il la fit réparer le plus convenablement possible et dit à qui voulut l'entendre qu'il entendait vivre là, en petit rentier. Tout le monde s'étonnait, si jeune !...

Mais on ne s'étonna pas longtemps, car bientôt on vit le nouveau venu diriger ses pas, plus souvent qu'à son tour, du côté du château de Kéravrez.

—Au moins, disait-on dans le pays, celui-là ce n'est pas le dernier venu : ce n'est pas comme ce Pierre Maudern. Gare à Pierrot, il pourrait bien lui arriver malheur !

De fait, Armand pouvait dire qu'il avait ses entrées libres au château. Le vieillard aimait à converser avec lui, surtout à l'entendre parler des pays lointains qu'il avait visités lui-même dans sa jeunesse. N'est-ce pas toujours des lieux que l'on connaît qu'on se plaît le plus à parler ?

Pour Elaine, elle trouvait un charme jusque-là inconnu à écouter ce beau jeune homme, qui, à peine arrivé à l'âge mûr, avait une telle expérience de la vie !

Puis le vieillard n'était pas toujours là : il s'absentait souvent du château. Les deux jeunes gens aimaient alors à se promener dans ce qu'on appelait le parc, abordant tous les sujets, excepté celui qui les intéressait le plus : c'est-à-dire leur amour réciproque.

Ils affectionnaient surtout une certaine tonnelle garnie de lierre, conservant ce cachet sauvage qui était l'empreinte de tout ce qui appartenait au château.

Ils s'asseyaient alors l'un en face de l'autre, babillant parfois comme des écoliers en vacances, d'autres fois conversant gravement comme des vieillards dont l'âge a mûri le jugement.

L'après-midi du jour dont nous nous occuperons, M. de Kéravrez était absent, les deux jeunes gens s'étaient, comme de coutume, rendus à leur chère tonnelle.

Armand d'Auffour paraissait agité, et Elaine sentait son petit cœur bondir malgré elle dans sa poitrine. Armand répondait, hâletant, ou questionnait de la même manière, et vingt fois Elaine crut qu'il allait aborder le sujet que son âme vierge redoutait, tout en le désirant : vingt fois elle pensa s'être trompée, et reprit son sang-froid.

Soudain, au moment où elle se redisait pour la vingt-et-unième fois : "il ne parlera pas," elle aperçut Armand à ses pieds, lui disant d'une voix qu'elle trouvait charmante :

—Elaine, je vous aime ! je vous ai aimée du premier jour où je vous ai vue !

Elle fut sur le point de lui dire : "Je vous aimais avant que vous fussiez revenu de votre évanouissement," mais elle se contenta et se contenta de rougir et de répondre par un sourire qui en disait bien plus que des paroles.

Armand ne se méprit pas au sens de ce sourire ; il saisit les mains qui se tendaient instinctivement vers lui, et, les portant à ses lèvres, y posa un baiser.

Au même moment, Elaine poussa un petit cri et se leva comme mue par un ressort. Armand se leva non moins vite et, se retournant, aperçut Pierre Maudern les regardant tous deux de ses yeux fixes qui faisaient mal.

Il ne dit pas un mot, tendit simplement sa carte au jeune homme qui, de son côté, lui remit la sienne, et disparut.

Ceci s'était passé en moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter.

Hélas ! à peine le pauvre Pierre Maudern eût-il disparu au tournant d'une allée, qu'Elaine se jetait malgré elle dans les bras d'Armand, lui disant :

—Oh ! ne vous battez pas, je vous en prie !

Armand mit ses lèvres sur le front qui se tendait à lui et murmura :

—Il le faut ! n'ayez crainte, après un tel instant de bonheur je ne saurais faire autrement que de vaincre.

En revenant vers sa demeure à l'entrée du village, Armand se demandait ce soir-là :

—Où ai-je donc vu ces yeux-là ?

* *

Les deux adversaires eurent un peu de mal à se procurer les témoins nécessaires à l'arrangement de leur affaire. Ils réussirent néanmoins à dénicher chacun le leur et Armand ayant requis les services du médecin de l'endroit, le duel fut fixé pour le surlendemain.

Dans l'intervalle, Pierre Maudern eut une entrevue avec M. de Kéravrez à la suite de laquelle celui-ci fit mander sa petite-fille.

—J'ai appris, mon enfant, l'aventure qui s'est passée cette après-midi dans le parc du château. J'ai été surpris, en rentrant ce soir, de trouver M. Maudern qui m'attendait afin, m'a-t-il dit, de savoir à quoi s'en tenir au sujet du mariage décidé par moi entre lui et toi. Si ton esprit n'admettait pas qu'on disposât ainsi de ta personne, pourquoi ne pas m'en avoir fait part ? Elaine, je suis obligé de te dire que ce que tu as fait là est mal, et que tu n'as qu'une manière de te dédommager aux yeux de tes meilleurs amis, ton grand père et M. Maudern, en accordant librement ta main à ce dernier.

Elaine se leva frémissante, et le cœur encore tout rempli du souvenir du baiser d'Armand, elle ne put réprimer ce cri :

—Jamais ! jamais je ne serai la femme de cet homme !

—M'expliqueras-tu, au moins, comment il se fait que jusqu'ici tu avais paru condescendre à nos desseins ? D'où vient donc en toi ce changement radical ?

Elaine eut un moment d'impatience, et elle fut sur le point de répondre :

—Eh ! ne le devinez-vous pas ?

Mais, cette fois encore, elle sut empêcher des paroles trop passionnées de sortir de ses lèvres, et elle se contenta de baisser la tête en rougissant, songeant à part elle que les hommes sont souvent bien aveugles.

—Vois-tu, ma chère enfant, reprenait M. de Kéravrez d'un ton triste, j'avais conçu de grandes espérances sur cette union entre toi et cet homme—que je soupçonne, d'ailleurs, être gentilhomme de vieille roche. M. de Maudern est très riche et ses immenses richesses auraient pu relever le nom de Kéravrez tombé bien bas depuis que mon pauvre René est mort. Il est vrai que, pas un instant, je n'ai songé à te consulter, et Dieu m'en punit aujourd'hui. Oh ! Armand d'Auffour, pourquoi êtes-vous venu vous introduire ainsi chez moi et abuser de l'hospitalité que je vous offrais si cordialement ?

—Non, grand-père, M. d'Auffour n'a pas abusé de votre franche amitié. Je suis sûre qu'il ignorait, jusqu'à cette après-midi, que j'étais fiancée à M. Maudern. D'ailleurs....

Mais Elaine s'arrêta encore une fois. M. de Kéravrez, surpris, releva la tête et parut l'interroger.

—Eh bien oui ! grand-père, je vais tout vous dire. Aussi bien je suis trop malheureuse de ne pouvoir confier à personne les sentiments qui s'agitent en moi depuis tantôt six mois. Vous savez quelle éducation a été la mienne : aussi ne vous étonnez-vous pas si je vous dis—à vous seul d'ailleurs—que l'homme que j'aime n'est pas Pierre Maudern.

—C'est cet Armand d'Auffour, alors ?

Elaine fit un signe de tête imperceptible, puis elle continua :

—Jamais je n'avais pu me faire un seul moment à l'idée que je deviendrais un jour la compagne de cet étranger. J'attendais toujours que quelque événement survînt qui l'ôtât de mon chemin. Mais les fiançailles arrivèrent et je n'osai me révolter et vous dire que je n'aimais pas l'homme à la vie duquel vous aviez formé le projet d'unir la mienne. Puis, il y a environ six mois, M. Maudern nous quitta et peu à peu je m'habituai à l'oublier. J'en vins même à croire et à espérer qu'il ne reviendrait plus, quand cette après-midi il a opéré son retour, pour moi, d'une manière trop brusque pour être celle d'un homme galant.

A H de Trémaudan.